comme je l'ai dit, recouvrir le *cascalho* des rivières, et ont encore l'inconvénient grave d'encombrer leur lit, au point de causer quelquefois des inondations fâcheuses. Les résidus des lavages, connus sous le nom de *lavagems* ou *desmontes*, renferment une assez grande abondance de parcelles d'or, et sont encore lavés et relavés mille fois par des hommes trop pauvres pour se livrer à de plus grands travaux. Ceux qui s'adonnent à cette espèce d'industrie sont appelés *faiscadores*, probablement du mot *faisca*, qui signifie étincelle.

Le premier chercheur d'or que j'eus l'occasion de voir, était un *faiscador*. Ce fut dans une promenade que je fis auprès de Villa Rica, avec M. Langsdorff et le baron d'Eschwege. Nous avions côtoyé le lit du Rio d'Ouro Preto, et plusieurs fois nous avions été obligés de traverser ce ruisseau, parce que les mornes, souvent taillés à pic, ne nous laissaient aucun passage. La ville était restée à notre gauche, et, de tous côtés, nous n'apercevions plus que des hauteurs stériles. Après avoir attaché nos mulets dans une maison qui tombait en ruines, nous descendîmes pendant quelques minutes, et nous passâmes sur un petit pont rustique. Il était formé de trois morceaux de fougères en arbre, dont l'écorce brune, marquée de l'empreinte des feuilles, ressemblait un peu à la peau d'un serpent. Au-delà de ce pont, nous nous trouvâmes dans une espèce de salle à peu près arrondie et entourée de rochers. Ceux que nous avions devant nous, taillés à pic, n'offraient qu'une végétation rare, et, à des pierres plus avancées, étaient suspendus des nids de guêpes à peu près sem-

blables à des œufs d'autruche. D'un lit assez profond qu'elle s'était creusé au sommet de ces rochers, se précipitait une cascade qui pouvait avoir cinquante à soixante pieds, et, à l'endroit même où elle tombait, on avait placé au-dessous d'elle un petit pont qui produisait, dans le paysage, un effet pittoresque. Après sa chute, l'eau, d'un jaune roussâtre, fuyait avec rapidité et formait un ruisseau. Au pied de la cascade, un vieux mulâtre, dans l'eau jusqu'aux genoux, lavait le sable pour en tirer de l'or. L'occupation à laquelle il se livrait et la misère dont il offrait l'image, présentaient un contraste bizarre. Quelques haillons, rassemblés avec des ficelles, couvraient sa poitrine et ses épaules ; il avait les jambes et les cuisses nues, et, à sa ceinture, était attaché un petit sac de cuir très-épais. Une grande sébile lui servait d'abord à écarter les pierres qui étaient au fond de l'eau ; après cela, il la remplissait de sable à peu près jusqu'à moitié, et, avec la main, il jetait les cailloux mêlés avec le sable. Tourné ensuite dans le sens du courant, il inclinait sa sébile vers la surface de l'eau, et il la balançait avec beaucoup d'adresse et de légèreté. A chaque balancement, il y laissait entrer un peu d'eau qui entraînait le sable ; la poudre d'or restait au fond du vase, et il la faisait glisser dans son petit sac de cuir. Deux enfans de ce mulâtre, à peu près aussi bien vêtus que lui, lavaient à ses côtés le sable aurifère dans des sébiles beaucoup plus petites que la sienne [1].

[1] Ce genre de travail s'appelle *mergulhar*, plonger. (Voy. Eschwege, *Journ.*, I, p. 31.)

On peut penser aisément que les *faiscadores* ne suivent pas toujours les mêmes procédés, et que les différences de localités et de circonstances les obligent à admettre des modifications dans leur travail. En me rendant à Antonio Pereira, j'eus occasion de voir un jeune mulâtre qui s'occupait à chercher de l'or dans un ruisseau, et dont le costume annonçait aussi peu la richesse que celui du *faiscador* de la cascade. Comme le lit du ruisseau n'était point pierreux, le jeune homme prenait simplement la terre dans sa sébile, et la portait au-dessous d'un filet d'eau qui tombait d'environ deux pieds. Là il versait peu à peu la terre sur un morceau d'étoffe de laine, et l'eau emportait les parties les plus légères, tandis que l'or restait sur le morceau d'étoffe.

Ce qui a été dit jusqu'ici des *faiscadores*, est peu fait pour donner une idée favorable de l'industrie à laquelle ils se livrent. Malgré le froid de l'eau dont se plaignait le vieux mulâtre de la cascade, et les douleurs de poitrine que lui causait sa position inclinée, il se félicitait encore de gagner environ cinq *vintēis* d'or par jour (environ un franc vingt-cinq centimes, et il ajoutait que quelquefois il ne gagnait pas même la moitié de cette faible somme. On m'a assuré, il est vrai, que les *faiscadores* ont grand soin de taire une partie de leurs profits; mais il est douteux que ce métier ait jamais enrichi personne.

CHAPITRE XII.

DÉPART D'ITAJURÚ ; ITABIRA DE MATO DENTRO.

Départ d'Itajurú. — Composition de ma caravane et manière de voyager. — Idée générale du pays qui s'étend d'Itajurú à Itabira. — Paysages. — *Jacuhy ;* ses habitans. — Blancs laveurs d'or. — Effet de la gelée. — *As Bicas.* — Qualité excellente des eaux. — Aspect remarquable dû aux bambous. — Vue d'Itabira. — M. da Silva Pires. — Description générale de la chaîne de l'Itabira. — Histoire des mines de cette contrée. — Histoire du village d'Itabira ; description de ce village ; sa prospérité ; forges ; églises ; maladies. — Fontaine d'eau sainte. — Montagne et mines de la *Conception ;* montagne de *Piriquito* et d'*Itabiraçu ;* vols commis par les esclaves. *Capoeiras. Strix flammea*, oiseau cosmopolite. — Montagne et mines de l'Itabira. — Éclairs singuliers. — Habitans d'Itabira.

Je quittai Itajurú le 21 février, après y avoir passé un mois. Pendant tout ce temps, la bonté de mes hôtes ne se démentit jamais. Je ne laissais pas apercevoir un désir qu'on ne s'empressât de le satisfaire. En me laissant la plus entière liberté, on avait pour moi mille attentions, et l'on me comblait sans cesse de marques d'amitié, de cette amitié franche qui vient du fond du cœur. Les deux fils aînés du capitaine, João et Gomes, jeunes gens d'un excellent naturel, m'avaient montré la plus aimable complaisance, et parta-

gèrent avec leur père des regrets qui ne pouvaient être adoucis que par l'espérance de revoir, à mon retour, ces excellens amis.

Ma petite caravane se composait de trois personnes : le sieur Manoel da Silva, muletier (*arriero*), que m'avait procuré le capitaine Gomes ; un jeune mulâtre, dont la fonction principale était de toucher les mulets quand nous étions en route (*tocador*); enfin, Yves Prégent, mon domestique français, jeune homme gai et intelligent, que ses sentimens d'honneur et de délicatesse mettaient infiniment au-dessus de sa condition. Je donnais au toucheur de mulets la modique somme de 1200 reis (7 fr. 50 c.) par mois, et au muletier en chef celle de 4000 reis (25 fr.). Ce dernier était un homme vigoureux de cinquante à soixante ans; sa taille était élevée; sa couleur, d'un noir légèrement jaunâtre, trahissait à peine quelques gouttes de sang européen qui coulait dans ses veines; ses yeux étaient gros, son nez épaté, et un énorme goître descendait sur sa poitrine; sa chevelure, parfaitement blanche, aurait fait avec son teint le plus singulier contraste; mais il avait grand soin de la tenir cachée sous une calotte de drap d'une couleur foncée. Quand il riait, les muscles de son nez se fronçaient d'un côté d'une manière remarquable, et cette singulière grimace ajoutait encore à sa laideur. D'ailleurs, le *senhor* Silva possédait tous les talens nécessaires à sa profession; il savait ferrer les mulets, égaliser leur charge avec beaucoup d'adresse, et raccommoder leurs bâts. Le jeu de sa physionomie annonçait souvent une

finesse et une intelligence qu'il ne démentait pas. Il était d'un caractère insinuant, et je crois que ses discours ont contribué plus d'une fois à me procurer dans le cours de mon voyage une réception favorable.

Après mon départ d'Itajurú, je commençai à mettre plus d'ordre et de régularité dans mes marches et dans mes travaux. Lorsque j'étais en route, les mulets chargés cheminaient en avant, conduits par le jeune mulâtre, qui, toujours à pied, les faisait avancer et les empêchait de s'écarter du chemin. Manoel da Silva, qui avait la haute inspection sur la petite troupe, marchait après elle, monté sur son cheval, et ombragé par un énorme parasol de toile de coton jaune. Je le suivais avec mon domestique. Quand j'apercevais quelque insecte ou quelque plante, je m'arrêtais; je préparais sur le lieu même les échantillons que je voulais conserver; je remontais ensuite sur mon mulet, et je regagnais au trot les mulets chargés. Quand nous étions arrivés près du lieu où je devais faire halte, Manoel da Silva, dépêché en avant, allait demander l'hospitalité qui m'était ordinairement accordée de la manière la plus aimable, et mes hôtes m'invitaient même très-souvent à partager leur repas. Lorsque nous étions obligés de faire notre cuisine, le *tocador*, comme le plus jeune et surtout le moins important de la petite caravane, allait chercher l'eau et le feu. Quelques tasses de thé prises avec du biscuit, que je tenais précieusement en réserve, m'aidaient à attendre le souper. La farine de maïs et les haricots noirs fricassés avec du lard formaient notre

principale nourriture ; l'eau était presque toujours notre unique boisson. Une de mes malles me servait le plus souvent de siége ; une autre devenait mon bureau. A peine installé, je me mettais à étudier les végétaux que j'avais recueillis ; les insectes étaient piqués, les plantes changées de papier, étiquetées et mises en presse. Mon domestique m'aidait puissamment dans la partie manuelle de mon travail, et dépouillait les oiseaux qu'il avait tués pendant la route. S'il me restait encore du temps avant la nuit, j'allais faire une nouvelle herborisation ; je causais avec mes hôtes et tâchais de tirer d'eux les renseignemens qui m'étaient nécessaires ; j'écrivais mon journal, et à dix heures je me couchais dans mon hamac. Le lendemain je me levais avec le jour ; les plantes les plus fraîches étaient changées de papier. J'achevais les analyses des espèces recueillies la veille ; nous mangions le reste de nos haricots ; les malles étaient arrangées et chargées, et nous nous remettions en route.

En quittant Itajurù, je suivis un chemin de traverse, qui conduit au village alors très-florissant d'Itabira de Mato dentro, d'où je devais aller rejoindre à celui d'*Itambé* la grande route de Villa Rica à Tijuco.

D'après l'idée succincte que j'ai déjà donnée de l'ensemble de la province des Mines, on peut juger qu'étant situé à l'orient de la grande chaîne intérieure, le pays qui s'étend dans un espace de dix à douze lieues, depuis Itajurú jusqu'à Itabira, fut autrefois couvert de forêts vierges, et qu'il est coupé de montagnes et de vallées. Dans plusieurs endroits les fo-

rêts subsistent encore; ailleurs elles ont fait place, comme cela a lieu ordinairement, aux *capoeiros* et aux *campos* de *capim gordura*. Comparé avec notre pays, ce canton pourrait passer pour désert; mais nous ne devons point le considérer comme tel relativement à tant d'autres parties de la province des Mines. Le coton est une des plantes à la culture desquelles se livrent les habitans de cette contrée. On y trouve des terrains aurifères; mais je n'y ai vu aucune exploitation de mine tant soit peu importante.

En quittant Itajurú, je retrouvai encore les tristes résultats des lavages; mais après avoir passé un hameau situé dans une vallée à une demi-lieue de l'habitation du capitaine Gomes, je cessai de voir des minières. Au-delà de l'endroit appelé *Talho Aberto*, le chemin n'est qu'un sentier généralement plus bas que le sol, et presque toujours bordé par des masses de végétaux serrées, que lorsque deux mulets vont en tellement sens contraire, ils ont beaucoup de peine à passer. Quoique les miens fussent peu chargés, nous mîmes près de six heures à faire les deux lieues que l'on compte d'Itajurú à *Jacuhy*[1], petite habitation (*sitio*) où je passai la nuit. Cette demeure, tout-à-fait isolée, est située dans une gorge étroite où coule un ruisseau; les mornes élevés qui l'entourent sont couverts à leur pied de *capoeiras*, et au-dessus de ceux-ci s'élèvent des bois vierges parmi lesquels des rochers nus se montrent çà et là.

[1] Des mots indiens *jacu*, *penelope*, et *y'g*, eau.

Ce lieu sauvage était habité par un homme pauvre, mais intelligent et industrieux, qui avait profité d'une chute d'eau pour établir une petite machine destinée à filer le coton qu'il recueillait sur ses terres. A l'axe d'une roue hydraulique, extérieure et verticale, se rattachait, dans l'intérieur du bâtiment, une autre roue qui mettait en mouvement des fuseaux, un tour à pointe et la petite machine à dépouiller le coton que j'aurai occasion de décrire ailleurs. La femme du propriétaire de Jacuhy faisait de la toile avec le fil qu'il fabriquait. Ainsi, le coton que récoltait cet homme était séparé de ses graines, cardé, filé, tissé, sans sortir de sa maison. Un moulin à eau, qu'il avait imaginé et qui était destiné à écraser le maïs, complétait cette petite exploitation.

La terre des environs de Jacuhy contient un peu d'or; mais, comme on le voit, le propriétaire préférait à la minération l'agriculture, qui offre des chances moins incertaines; exemple qui devrait être suivi, peut-être, par tous les habitans de la province des Mines, par ceux surtout qui n'ont pas une fortune très-considérable.

Peu de temps après avoir quitté Jacuhy, je vis dans un ravin profond quelques hommes blancs occupés à la recherche de l'or. La seule pauvreté avait pu sans doute leur faire braver le préjugé qui, surtout dans cette partie de la province des Mines, condamne à l'oisiveté les hommes de notre race.

Bientôt je me trouvai au-dessus d'une vallée fort large dont l'aspect me frappa. Les mornes qui la bor-

daient étaient couverts de *capim gordura* : une seule plante lui disputait le terrain; c'était ce *saccharum*, appelée *sapé*, dont la couleur jaunâtre, mêlée au vert obscur et plus cendré du *capim gordura*, produisait une teinte générale d'une douceur que rien ne saurait rendre. Au milieu de ces immenses gazons étaient épars de grands arbres à demi brûlés, restes des bois vierges qui jadis couvraient ces montagnes. Les rameaux avaient été consumés; mais les troncs avaient résisté à l'effort des flammes, et dépouillés d'écorce, ils contrastaient d'une manière singulière, par leur couleur noire et cendrée, avec le vert tendre des humbles végétaux qui croissaient à leur pied. Les mornes dont je viens de peindre l'aspect étaient encore revêtus, il y avait quatre ans, de *capoeiras*, et l'on y récoltait d'excellens grains. Une cause fort remarquable, la gelée, avait fait périr les taillis, et les graminées dont j'ai parlé plus haut s'étaient bientôt emparées du terrain [1].

A l'extrémité de la vallée que je viens de décrire, je traversai le ruisseau de Santa Barbara, dont les eaux sales et rougeâtres attestaient les travaux des

[1] « Dans les lieux élevés de 250 à 300 toises, dit d'Esch-
« wege (*Journ.*, I, p. 214), il fait, tous les ans, des
« gelées blanches pendant les mois de juin et de juillet.....
« En 1814, il gela, dans ces régions, tellement fort, pen-
« dant huit jours, que l'eau était couverte d'une glace épaisse
« d'un doigt qui, à l'ombre, ne fondait pas même durant le
« jour..... Dans la plupart des rivières, ... les poissons